

parviennent, en 1743, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et combien d'autres encore, sillonnèrent en tous sens les vastes forêts, les plaines immenses de cette partie de l'Amérique.

Si l'on passe au caractère guerrier, nous rencontrons le hardi pionnier qui, après être venu s'établir bravement en Canada à la suite des missionnaires, abattre les forêts vierges, féconder de son sang et de ses sueurs une terre qu'il veut léguer à ses descendants, va, aussi soldat que cultivateur, se joindre aux jours du danger aux troupes régulières pour refouler les sauvages au fond de leurs forêts, faire craindre, respecter et admirer notre nom, et aider à remporter ces victoires qui jettent un brillant reflet de gloire sur notre race et couronnent le front de la nationalité canadienne de cette auréole ineffaçable et éternelle de bravoure, auréole conquise sur ces terrains immortalisés par un sang généreux et qui ont noms Carillon, Oswégo, Plainnes d'Abraham.

Partout sur cette terre canadienne devait couler le sang, et le Canadien pour rester maître du sol devait ceindre de petits forts comme Cataracoui ou Frontenac (Kingston), Niagara, Duquesne (Pittsburg), La Présentation (Ogdensburg), La Galette (Prescott) et tant d'autres, ce vaste pays qui s'étendait de la Baie des Chaleurs jusqu'à la Louisiane : contrée fondée par un Canadien, d'Iberville, et dont la capitale encore fondée par un canadien, De Bienville, devait être un lieu de rendez-vous pour les canadiens. Encore aujourd'hui, parcourez ces contrées et partout vous rencontrerez la trace du passage de ce hardi et laborieux pionnier de la civilisation en Amérique, le canadien ; partout vous pourrez presser la main de cet homme que le malheur et le goût des aventures jettent encore aujourd'hui à l'étranger. Car pour le génie hardi de nos pères, ce pays que nous habitons était encore trop étroit, et il leur fallait aussitôt débarqués sur le rivage, repartir pour de nouvelles découvertes.

Ces petits forts où l'on jetait une poignée de braves arrêterent longtemps les colonies anglaises et leurs féroces auxiliaires.

Pendant la première partie du 17ème siècle, des puritains anglais que le fanatisme forçait de quitter leur pays, vinrent fonder sur la côte atlantique des établissements qui, dès le principe, furent en lutte ouverte avec le Canada catholique.

Ils s'associent aussitôt aux Iroquois qui leur ressemblaient par leur caractère froid et cruel, et ils les excitent à commettre des cruautés inouïes.

Ces barbares sauvages anéantissent ou dispersent la tribu huronne, nos alliés ; attaquent

en 1660, 17 canadiens commandés par Daulac. Ces quelques hommes, aidés de cinquante Hurons et Algonquins, protégés par de faibles retranchements, repoussèrent pendant dix jours leurs féroces ennemis et succombèrent tous après avoir été abandonnés par leurs alliés, un d'entre eux achevant les blessés, plutôt que de tomber entre les mains de ces barbares. Ces farouches Iroquois massacrent encore impitoyablement, en 1689, presque tous les habitants de la Chine, emmenant des prisonniers pour se rassasier de leur sang et les voir mourir au milieu des plus cruels supplices.

En vain allait-on les attaquer dans leurs bourgades, détruire leurs forts et leurs greniers, brûler leurs cabanes, ils revenaient toujours à la charge, poussés par les Anglais. Ils luttèrent ainsi pendant presque toute la domination française, jusqu'à ce que M. de Frontenac eût brisé la confédération de l'habile le Rat ou Kondiaronk, et rendu peu redoutable leurs attaques subséquentes.

Alors le pays était couvert d'ouvrages palissadés munis de canons, où souvent venaient se briser contre l'héroïsme les efforts des barbares. On cite avec raison madame de Verchères, en 1690, et sa fille deux ans après, qui surprises, presque seules, tirèrent le canon, se servirent des fusils en différents endroits, firent croire à des défenseurs nombreux et forcèrent les barbares à se retirer.

Pendant ces luttes, le gouvernement de Louis XIV, nous laissait seuls contre une nombreuse population augmentant dans une proportion de 10, 15, 20 contre 1, plus occupé de faire massacrer les protestants par ses féroces dragons qu'à nous envoyer des secours.

Les colonies anglaises aidèrent la métropole de leur argent et de leur sang, et jalouses du Canada catholique elles s'armèrent contre cette poignée d'hommes valeureux qui leur portaient ombrage et menaçaient leurs établissements.

Elles dirigèrent d'abord leurs coups contre l'Acadie, cette terre de héros, nos compatriotes, hommes d'une fidélité étonnante à leur religion et à leur roi, se défendant avec un courage admirable et faisant, aidés des Canadiens, reculer des armées vingt fois plus nombreuses qu'eux. Ce ne fut que réduits à quelques hommes, ayant passé par toutes les vicissitudes d'une longue lutte, qu'ils cédèrent, jurant fidélité inviolable à la France et prêts à se soulever au moindre secours.

On les vit, véritables vendéens, brûler leurs maisons, abandonner leur patrie pour aller habiter un pays français. Cette nation si brave effrayait tellement l'Angleterre qu'après les avoir torturés, avoir voulu les angliciser, et voyant leur inébranlable résolution de rester français et catholiques, elle ne vit rien